

ALGER, avant 1830

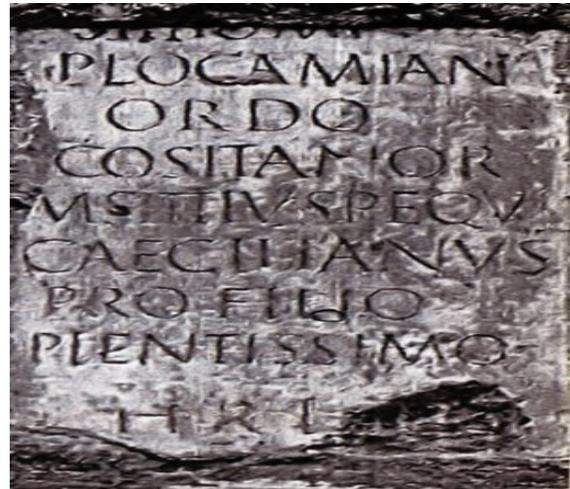
Alger est bâtie sur les contreforts des collines du Sahel algérois (**Ndlr : Voir paragraphe 2**).

La Casbah, qui est le cœur de cette ville, a été érigée sur le flanc d'une de ces collines qui donne sur la pointe ouest de la baie d'Alger sur un dénivelé de 150 mètres environs (*La Casbah n'est plus, aujourd'hui, que l'ombre d'elle-même. L'eau courante installée par les français, la surpopulation des années 1980 et un mobilier trop lourd ont déjà eu raison de 420 des 1200 maisons qui étaient encore debout en 1962*).

Alger bénéficie d'un climat méditerranéen. Elle est connue par ses longs étés chauds et secs. Les hivers sont doux et humides, la neige est rare mais pas impossible. Les pluies sont abondantes et peuvent être diluviennes. Il fait généralement chaud surtout de la mi-juillet à la mi-août

Histoire ancienne :

Au 4^{ème} siècle av J.C, les Phéniciens établirent un comptoir sur la baie d'Alger appelé "IKOSIM" (l'île aux mouettes ou île aux hiboux ou île aux oiseaux impurs), devenu "ICOSIUM" plus tard, sous l'empire romain et le resta en possession romaine jusqu'à l'arrivée des Vandales, au milieu du 5^{ème} siècle. La fondation d'Alger est cependant antérieure car des débris de vases campiniens datant du 3^{ème} siècle av. J.-C. y furent découverts dans un puits de vingt mètres de profondeur en 1940.



Pierre d'Icosium

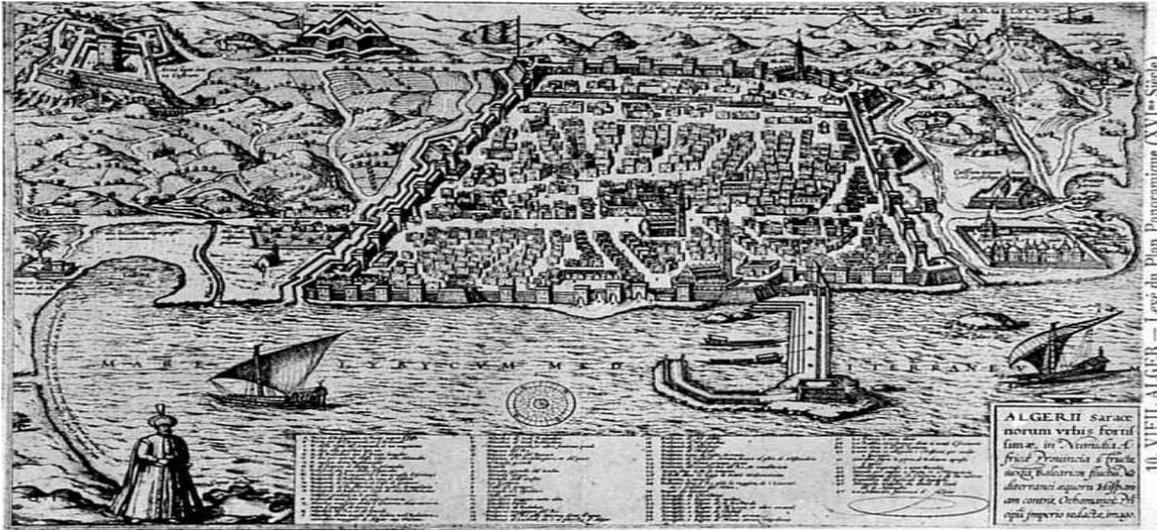
D'autre part on découvrit dans les fondations d'un vieil immeuble une inscription romaine sur « in dé » piédestal (0,65 x 0,32) portant le nom Icositanus signifiant habitant de Icosium. Cette pierre a été encastrée sur un pilier des arcades de la rue Bab-Azoun à l'angle de la rue du Caftan à Alger

La destruction de Carthage par les Romains ayant entraîné le partage de l'Empire carthaginois entre Rome et les rois de Numidie et de Mauritanie, Rome aurait bien entendu latinisé le nom de la cité. La « *pax romana* » avait alors assuré la prospérité d'Icosium.

La cité était dotée de magistrats et de fonctionnaires. Elle s'est aussi trouvée animée par le clergé donatiste dont l'évêque Larentius en 419 et l'évêque Victor en 484 que les Vandales persécutèrent.

ALGER ou « EL DJEZAIR », son nom arabe qui veut dire « les îles »

L'histoire de l'Algérie, qui fait partie de la civilisation humaine au Maghreb, remonte à des millénaires. Dans l'antiquité, le territoire algérien connaît la formation des royaumes numides avant de passer sous la domination des Romains, des Vandales et des Byzantins et les principautés berbères indépendantes.



[Plan panoramique d'Alger datant du 16^e siècle]

Déjà au début du 1^{er} millénaire av. J.-C., Alger est un important port numide. La Numidie est d'abord un ancien royaume berbère qui se trouvait dans le Nord de l'actuelle Algérie et débordant jusqu'à l'extrémité ouest de l'actuelle Tunisie et l'est de l'actuel Maroc jusqu'au Moulouya. La Numidie avait pour capitale Cirta (l'actuelle Constantine, où fut découvert le tombeau de Massinissa).

La Numidie romaine est située sur la bordure nord de l'Algérie et l'ouest de la Tunisie moderne, bordé par la province romaine de Maurétanie (de nos jours l'Algérie et le Maroc) à l'ouest, la province romaine d'Afrique (l'est-Tunisien et la Tripolitaine moderne) à l'est, la mer Méditerranée vers le nord, et le désert du Sahara vers le sud. Ses habitants étaient les Numides.

La Numidie a eu plusieurs rois, les plus célèbres étant Gaia, Massinissa, Micipsa, Jugurtha, Juba 1^{er}, Juba II et Ptolémée. Berbères sédentaires ou semi-nomades, les Numides étaient répartis en différentes tribus. Les tribus de la partie orientale de la Numidie portaient le nom de Massyles (de Mis Ilès, Ilès étant l'arrière-grand-père de Massinissa) et celles de la partie occidentale celui de Massaesytes.

En -202, la ville passe sous influence romaine à la suite de l'alliance scellée entre Massinissa et Scipion l'Africain contre Carthage. Le nom d'IKOSIM prend sa forme romanisée, ICOSIUM, sous Juba 1^{er} et Ptolémée.

En 75, elle reçoit le droit latin de l'Empereur Vespasien. Le site de la cité avait alors pour limites : Le lycée Bugeaud, le square Bresson, la Cathédrale et le quartier de la Marine.

Dès le 2^e siècle, la province est christianisée, mais rapidement elle adhère à l'hérésie donatiste tout en connaissant des hommes de foi aussi illustres que Saint Augustin, évêque d'Hippone (Ex Bône, actuelle Annaba) et Namphamon le premier martyr d'Afrique.

Après 193, sous Septime Sévère, la Numidie est officiellement détachée de la province d'Afrique et constitue une province à part entière, gouvernée par un légat impérial. Sous Dioclétien, elle constitue une simple province dans la réorganisation tétrarchique, puis est brièvement divisée en deux : Numidie militaire et Numidie cirtéenne.

Après la révolte de Tacfarinas, Firmus (général maure berbère), détruit ICOSIUM en mettant le feu avec l'aide de toutes les tribus berbères maures (non romanisés) qui vivent dans les montagnes des environs au 4^e siècle.

C'est vers le 5^e siècle que le christianisme s'introduit à ICOSIUM. En 429, la ville passe sous domination Vandale, lors de leur conquête de l'Afrique du Nord. En 442, un traité entre Romains et Vandales permet aux Romains de récupérer ICOSIUM et ce durant les cent ans de présence vandale en Algérie.

Après 533, la ville, à peine contrôlée par les Byzantins [Voir au paragraphe 3], est attaquée par des tribus Berbères. Car à la chute de l'Empire Romain, l'histoire d'Alger se confond avec les bouleversements des invasions vandales (429-534). Il est à signaler, qu'au cours de cette période, la ville a été pendant un laps de temps le siège d'un évêché. Au cours du 7^e siècle, à l'aube de l'Islam, s'installe sur le site la tribu des Béni

Mezrenna. Qui s'adonne à l'agriculture et à l'élevage. Elle entretient, par ailleurs, des relations commerciales avec les villes de la rive Nord de la Méditerranée.

Enfin, entre 696 et 708, la région est conquise par les armées musulmanes. Le 7^e siècle marque donc le début de l'islamisation puis l'arabisation partielle de la population. Le Maghreb central connaît alors plusieurs dynasties locales (Rostémides, Hammadides, Zianides) ou des périodes d'intégration dans des groupements impériaux plus large (Omeyyades, Fatimides, Almoravides, Almohades).

En 710, la conquête musulmane introduit l'Islam en Afrique du Nord. Alger était un territoire qui appartenait aux Maghraouas, une tribu Berbère Zénète. Ziri ibn Menad était vassal des Fatimides. Il prouve sa bravoure à ses derniers lorsqu'il vainc les berbères Zénètes Kharidjites (Maghraoua, Banou Ifren, etc). Après la mort d'Abu Yazid en 947, Ziri ibn Menad s'empare de la région du centre et fonde ACHIR comme capitale des Zirides. D'après Ibn Khaldoun, la région d'Alger fut occupée par les Sanhadja avec la dynastie des Zirides (Les premiers Sanhadji occupaient les régions de M'Sila, de Médéa et d'Alger). Le fils de Ziri ibn Menad avec l'autorisation de son père, Bologhine ibn Ziri fonde trois villes dont Djair Beni Mezghenna (Alger), Médéa et Miliana après avoir chassé les Zénètes.

Bologhine ibn Ziri reconstruit ICOSIUM au milieu du 10^e siècle en fortifiant et agrandissant le site occupé par les Béni Mezghenna et la baptisa « El Djazair Béni Mezghenna », en 960 par référence aux quatre îlots qui faisaient face au rivage. [Ce nom donna, par altération, ALGUERE en Catalan (1375), puis ALGER.]

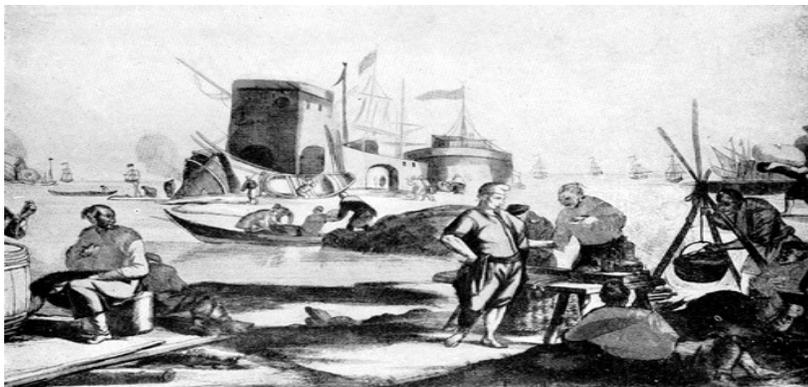
La guerre continue entre les Zénètes et les Sanhadjas. Ziri ibn Menad est tué en 971 dans une bataille contre les Maghraouas, sa tête est rapportée à Cordoue par les Maghraoua afin d'obtenir de l'aide pour affronter l'armée des Zirides vassal Fatimides. Les Zénètes vengent ainsi la mort d'Abu Yazid. C'est ainsi que Moez, Calife Fatimide, désigne Bologhine ibn Ziri comme Calife du Maghreb. Ce dernier continue le combat contre les Zénètes qui demandent alors l'aide des Omeyyades de Cordoue pour reprendre leur territoire et leurs villes y compris Alger. Bologhine ibn Ziri s'empare de presque tout le Maghreb en suivant les directives de Moez (Calife Fatimides).



[La Grande Mosquée d'Alger construite à l'époque des Almoravides.]

Du 10^e au 15^{ème} siècle, EL DJAZAIR subit la domination de tous les prétendants qui se sont disputés le pouvoir au Maghreb central. ALGER a ainsi été, en cette période, à la fois et selon les circonstances, Ziride, Hammadite, Almoravide, Almohade, Hafside et Mérinides, Abdeiwadide. Longtemps la ville fut dépendante de Tlemcen sous les dynasties précitées, pour, enfin, être indépendante.

Au cours du 15^e siècle, c'est la tribu de Thaâliba (dont est issu le patron de la ville Abou Zeid Abderhmane Bou Mekhiouf At-Thaâlibi) qui gouverne la ville. Alger était alors un petit port peuplé d'environ 20 000 habitants, sa population s'est accrue fortement avec le contre coup de la « Reconquista » Espagnole et l'arrivée des Juifs et des Maures expulsés d'Andalousie après la chute de Grenade. Elle devient une « petite république municipale ».



Le penon d'Alger (gravure)

En 1510, les Espagnols qui tentent de la soumettre construisent la forteresse du Peñon. À la mort du roi d'Espagne Ferdinand le Catholique en 1516, les habitants d'Alger se révoltent et exigent que l'émir Salim at-Toumi, fasse appel aux corsaires Barberousse pour contrer la persistance d'une croisade chrétienne.



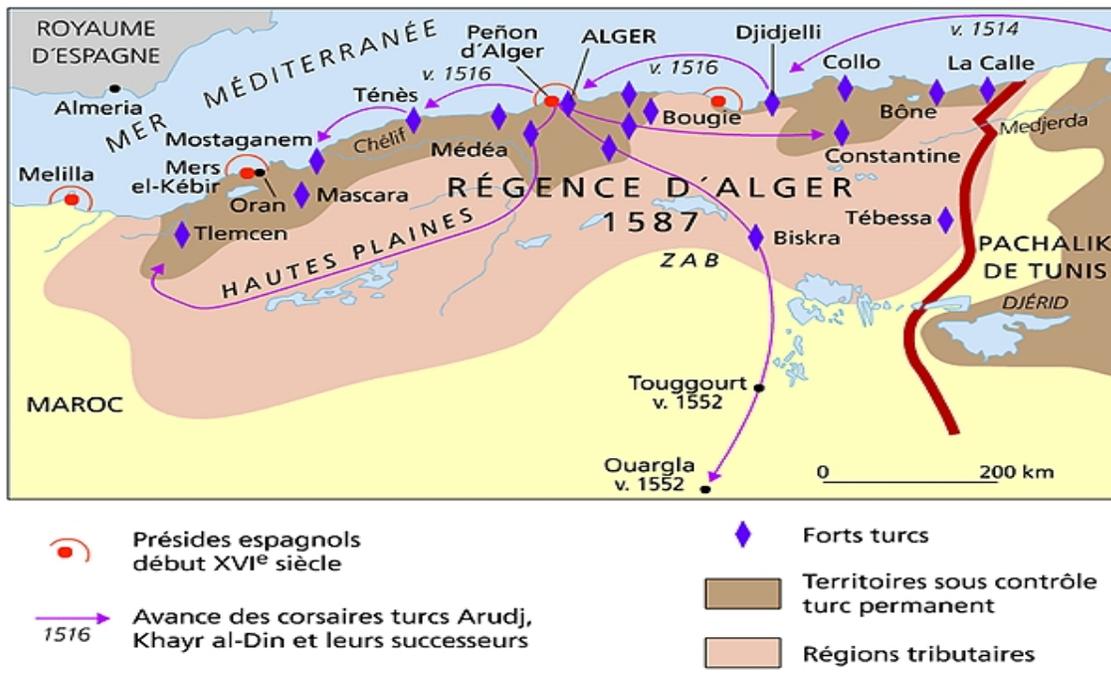
[Galion ottoman]

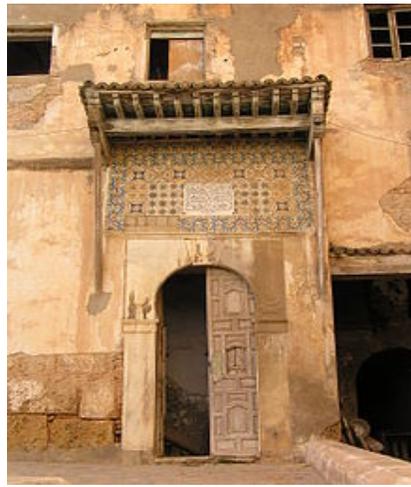


L'arrivée des frères Barberousse à ALGER va changer radicalement la destinée de la ville. Kheir ed-Dine, qui succède, en 1518, à son frère Arroudj, fait face aux nombreuses attaques espagnoles. En effet de 1516 et 1518, Alger est attaquée par des expéditions espagnoles commandées respectivement par Diego de Vera et Hugo de Moncade. Deux fois celles-ci tournent au fiasco.

De 1515 jusqu'en 1830, date de la conquête de l'Algérie par la France, la régence d'Alger s'étend depuis les Trara à l'Ouest jusqu'à La Calle à l'Est et d'Alger à Biskra. Après la défaite de Charles Quint en 1541, sa capitale, Alger, devient le port le plus puissant de la rive Sud de la Méditerranée. Sous la domination ottomane, son appellation en arabe est Ouilaïyat el-Djezaïr (Régence d'Alger) ; à l'époque des Deys, elle fut parfois appelée Mamelakat el-Djezaïr (qui se traduit par Royaume d'Alger).

1529 – 1830 : Trois siècles de présence turque





[Une porte du Palais du Dey d'Alger]

Ces Corsaires deviennent maîtres de la ville le 17 mai 1529. Ils détruisent la forteresse du Penon, édifée par les Espagnols et exécutent Salim at-Toumi qui avait intrigué avec les Espagnols. Puis Barberousse fait construire la jetée Kheir ed-Dine, reliant les îlots à la terre ferme et constituant ainsi le premier abri du port d'Alger. L'installation des frères Barberousse crée la Régence d'Alger et donne au corso musulman une assise territoriale solide ; les autres régences et les autres ports de départ n'ont pas la même puissance (mais malgré tout, la côte des Barbaresques est un tout et Alger n'en est qu'une partie) ; en se faisant vassale de l'Empire Ottoman, Alger se soumet à une souveraineté lointaine et de plus en plus fictive, mais dont le seul nom tient en respect les puissances européennes ; cette circonstance explique probablement la longue survie de ce nid de pirates qui n'était pourtant pas, en soi, une puissance militaire telle que l'Europe ou l'Occident ait dû s'en accommoder pendant trois siècles.

Les frères Barberousse

Les Barberousse sont au début quatre frères, nés d'un Albanais converti à l'Islam. Leur nom vient de la barbe rousse que porte l'aîné, AROUDJ. Corsaires dès leur plus jeune âge, ils reçoivent du sultan SELIM 1^{er}, qui règne à ISTANBUL, la mission de combattre et soumettre les Maures d'Afrique du Nord. A la tête de 2.000 janissaires (mercenaires turcs), ils s'acquittent de leur mission avec une brutalité effroyable mais aussi remarquable en s'emparant d'abord de TUNIS.

Nous l'avons vu, peu au fait des lois de l'hospitalité, Aroudj exécute le roi d'Alger dans son bain et pourchasse ses fidèles. Ses janissaires tuent et violent à qui mieux-mieux. Les corps des notables sont pendus aux remparts. Aroudj poursuit ses adversaires jusqu'à Tlemcen.

Mais le roi berbère de cette ville est allié au gouverneur espagnol d'Oran qui surgit avec ses troupes, chasse Aroudj de Tlemcen et finit par le tuer.

Des quatre frères Barberousse ne survit plus que KHEIR ed-DINE. Celui-ci prend aussitôt la relève de son aîné.



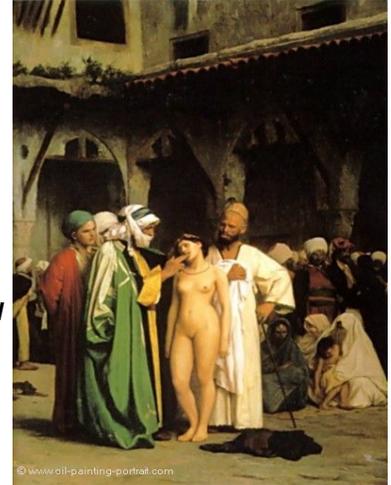
[Kheir ed-Din Barberousse, bey d'Algérie au 16^e siècle]



[Aroudj Barberousse]

Après l'éviction des Espagnols, KHEIR ed-DIN va librement écumer la Méditerranée avec ses galères, pillant les côtes et les navires de rencontre. L'objectif est la prise d'un maximum de butin. Il s'agit essentiellement de prisonniers, hommes, femmes et enfants, que l'on libère contre rançon s'ils sont riches ou que l'on vend comme esclaves sur les marchés d'Orient. C'est par dizaines de milliers que se comptent les malheureux paysans, voyageurs ou marins enlevés à leurs familles, condamnés à la mort lente et aux travaux forcés, au harem s'il s'agit de femmes. (Saint Vincent de Paul fut otage pendant deux années avant de s'évader de TUNIS).

Ndlr : Il est admis, selon l'étude de RC Davis, que pendant la période 1580-1680 il eut une moyenne annuelle de 35.000 captifs (x 100 = 3.500.000)(Source : livre de Robert C Davis et Carmen Bernand)



Suivant les consignes du Sultan auquel il a fait acte d'allégeance pour la ville d'ALGER en 1520, KHEIR ed-DINE s'applique à ruiner les côtes italiennes en vue d'affaiblir la chrétienté en son cœur.

Au corsaire musulman s'oppose un autre corsaire, chrétien celui-là, mais non moins talentueux. Il s'agit d'Andréa DORIA, issu d'une noble lignée de Gênes. Andréa DORIA (**Ndlr : Voir au paragraphe 4**) se met au service du roi de France François 1^{er} puis de l'empereur Charles Quint, son rival.

En 1534, le bey arabe de TUNIS, menacé par Barberousse, appelle à son secours l'empereur lui-même. Charles Quint débarque en force près de TUNIS et libère la ville où il entre lui-même en triomphe le 6 Août 1535. TUNIS devient vassale de l'empereur germanique !

Port D'Alger, période Ottomane (16ème siècle)



Siège d'Alger par l'Empereur Charles Quint

En octobre 1541, l'empereur réunit une flotte de plus de 65 vaisseaux de guerre, 451 navires de transport commandée par son l'amiral Andrea Doria, quoique ce dernier désapprouve une expédition à pareille époque de l'année. Alger était alors sous l'autorité d'un pacha intérimaire, nommé Hassan Agha, d'origine sarde et fils adoptif de KHEIR ed-Dine Barberousse, celui-ci étant devenu grand amiral de la flotte ottomane depuis 1538. Hassan Agha, renforce les fortifications, les arsenaux et fait raser les arbres autour des remparts. Après avoir débarqué sur la plage du Hamma, le 23 octobre, l'empereur installe son camp sur les hauteurs sur la colline du Coudiat saboune, au lieu-dit du marabout de Sidi Yacoub (futur Bordj Moulay el Hassen et Fort l'Empereur). La défense de la ville est assurée par 1 500 janissaires et 6 000 morisques réfugiés récemment amenés d'Espagne,

alors que l'expédition impériale est composée d'une troupe de 12 300 matelots et 23 000 combattants : 6 000 espagnols et siciliens, 5 000 italiens, 6 000 allemands, 3 000 volontaires de toutes nationalités, 150 chevaliers de Malte, 200 gardes de la Maison de l'Empereur, 150 officiers nobles dont le célèbre Hernán Cortés et 2 000 cavaliers.

La journée du 24 octobre est marquée par des combats intenses sans qu'un quelconque avantage se dégage ; le 25 octobre, en fin d'après-midi, un orage d'une violence inouïe éclate. La tempête va se déchaîner toute la soirée et même la nuit entière. Au petit matin, la pluie ne cessant de tomber, rend inutilisable la poudre pour les canons et les arquebuses ; plus de 140 navires sont fracassés sur la côte alors que des dizaines d'autres ont coulé à pic avec hommes et biens. Les troupes impériales sont alors décimées par les troupes d'Hassan Agha et les irréguliers venus des campagnes environnantes. L'armée impériale bat ensuite en retraite vers le Cap Matifou dès le 29 octobre, sur les conseils d'Andrea Doria.

La retraite est désastreuse pour les forces impériales car la route est coupée par une crue de l'oued El-Harrach tandis que les troupes algéroises et irrégulières les harcèlent, leur occasionnant de grandes pertes - plus de 3 000 morts. Les survivants arrivent le 1^{er} novembre à Tamentfoust, où Andrea Doria s'était mis à l'abri avec la flotte rescapée. Les troupes de Charles Quint, lèvent l'ancre le 2 novembre, et se réfugient à Béjaïa (Bougie), alors toujours aux mains des Espagnols, qu'ils quitteront le 27 novembre pour l'Espagne.

Après cette débâcle célèbre, qui est connue sous le nom de « désastre d'Alger », la ville va devenir la plus puissante des villes neuves de la Méditerranée. La Régence d'Alger, solidement établie, va durer trois siècles, jusqu'en 1830.

La défaite de l'Empereur sera accueillie avec une joie immense par la France et son roi, François 1^{er}, alors ennemi déclaré du Habsbourg. Cette bienveillance contre nature de François 1^{er} pour les Turcs est liée à sa chimère d'outre monts. Il a usé ses forces à tenter de conquérir l'Italie et c'est pour cela qu'il a combattu Charles Quint et noué des relations avec les Turcs.

Et en 1543 pour garder à sa disposition la flotte ottomane de Barberousse, le roi François 1^{er} l'autorise à hiverner à Toulon. Mais même un allié n'est pas à l'abri de la prédation, comme François 1^{er} en fit l'expérience avec Barberousse. A peine arrivés, à sa demande, à Toulon, les Barberousse se plaignent que leur troupe n'a rien à manger, et font comprendre qu'ils entendent vivre sur le pays. Claude Farine écrit :



[La flotte de Barberousse hiverne à Toulon en 1543]

«... Presque tous les habitants de Toulon durent quitter la ville, abandonner leurs maisons, leurs métiers... pour faire place à des alliés pires que des ennemis... Les matelots enlevaient les jeunes garçons et les emmenaient esclaves sur leurs vaisseaux. Toutes ces atrocités se commettaient impunément. Barberousse, en véritable maître, ne permettait pas qu'on sonnât les cloches dans les églises...»

Les 30.000 pirates de Barberousse sont installés à Toulon pendant tout l'hiver 1543 / 1544, la cathédrale est transformée en mosquée, mais pour autant, on ne les voit pas se battre pour le Roi de France. Celui-ci finit par payer une rançon pour obtenir leur départ (réf. : Jacques Heers, livre cité en sources).

On rappellera que la France était alors en principe protégée par un Traité de Paix.

Tout cela pour rien KHEIR ed-DINE, le dernier Barberousse, se désengage au prix fort et poursuit la guerre de course jusqu'à sa mort, à 70 ans, qui survient 1546 dans son palais d'Istanbul.

1574 : Début de l'épidémie de peste, qui tuera le tiers de la population d'Alger et en 1580 c'est la famine qui sévit.

Pendant cette période Ottomane le siège du gouvernement et de l'administration se situait au Palais de la Jenina, dans la partie basse de la ville. S'y installeront les Beyierbeys de 1534 à 1585, les Pachas de 1585 à 1659, les Aghas de 1659 à 1671 et, enfin, les Deys de 1671 à 1817. Il est ensuite transféré à la Casbah jusqu'en 1830.

Capitale du pays durant la période 1529 -1830, ALGER est une place forte disposant d'une force redoutable qui lui confère une autorité sans égale en mer.

Du 16^e au 19^{ème} siècle, outre le Palais de la Jenina, limité par la place du Diwan, de luxueuses demeures de dignitaires et de hauts fonctionnaires se construisent dans la partie basse de la ville : Dar Hassan Pacha, Dar Aziza, Dar Mustapha Pacha.

Cette partie de l'agglomération devient le quartier des affaires. Une grande rue commerçante se développe, allant de la porte Bab el Oued à la porte Bab Azoum.

Alger vers 1650

En 1648 on compte plus de 100 fontaines dans la ville d'Alger, depuis 25 ans seulement, au lieu qu'autrefois il n'y avait que des citernes. Un maurisque nommé maître Mousse, de ceux qui furent chassés d'Espagne, en l'an 1610 et 1611, les y a faites, par le moyen d'un aqueduc, qui vient de 2 lieues hors de la ville ... cet ouvrage a coûté beaucoup de sueur et de peine aux pauvres chrétiens captifs ...

Voici une description des portes tirée de « Histoire de barbarie et de ses corsaires » de Pierre Dan (2^{ème} édition 1649) : Il y a d'ordinaire six portes ouvertes, et quelques autres murées :

La première est celle de BABASON (Bab Azoun), qui regarde le Levant. En son faubourg, qui est fort petit, ont accoutumés de loger les marchands maures et arabes, qui apportent des provisions à la ville. Ce fut de ce côté-là que Charles Quint la battit, et par où il l'assiégea. (Le 27 octobre 1541, au cours du siège d'Alger, un Français, le Sire Pons de Balaguer, chevalier de Malte, plante sa dague dans la porte Bab-Azoun en prononçant, prophétique : « Nous reviendrons ». Là même on exécute les Turcs à mort, et l'on y en voit toujours quelques uns qui sont « enganchés », comme ils disent, où accrochés aux murailles ...

La seconde, qu'on appelle la porte neuve, est de ce même côté par où l'on va au Château de l'Empereur.

La troisième est la porte de l'Alcassave, ainsi nommée parce qu'elle est proche de cette même maison, qui est comme l'arsenal et le magasin où l'on tient les munitions de guerre.

La quatrième est dite BABALOUËTTE (Bab el Oued), qui regarde le Ponant. Au devant de cette porte est une place que ces Barbares ont destinée pour y faire mourir les Chrétiens, plusieurs desquels y ont reçu et y reçoivent encore à présent la couronne de martyr, aimant mieux souffrir tous les supplices imaginables que de renoncer au culte du vrai Dieu ... Et c'est le lieu de la ville où ils sont exécutés à mort. Hors de cette même porte est le cimetière des Turcs qui a près d'une lieue d'étendue, au bout duquel tirant vers la mer est celui des Juifs, et tout auprès celui des Chrétiens que la mer arrose souvent de ses vagues.

La cinquième est la porte du Môle, ainsi dite pour ce qu'elle y aboutit directement. Ce môle est une grande masse de pierre, à peu près en demi rond, sa largeur est de 6 ou 7 pas, sa longueur de plus de 300. De cette énorme structure se forme le port, où se voient ordinairement plus de 100 vaisseaux ... On l'appelle encore la porte de la Douane, à cause que c'est là qu'on a accoutumé de la payer.

La sixième et dernière porte est au bord de la mer, tout contre l'arsenal des navires, et se nomme en langage Franc la porte de la Piscaderie.



(Jamaa al-Jdid)

Jamaa al-Jdid est une des mosquées historiques d'Alger. Elle est située dans le quartier de la basse Casbah. Elle a été construite en 1660 par le Dey Mustapha Pacha dans le style ottoman. Sa proximité avec la mer lui valut aussi son surnom de *Mosquée de la Pêcherie*. Elle est construite en pierre, marbre, brique et plâtre. Le décor intérieur est fait de céramique et de bois].

Il est intéressant de présenter aux lecteurs quelques descriptions de l'Alger d'autrefois.

[Traduction de MM. Berbrugger et Dr Monnereau].

La première esquisse du bénédictin Fra Diégo de Haedo, dont la relation, composée à la fin du 16^e siècle, publiée en 1612 à Valladolid, se recommande par la plus scrupuleuse exactitude.



La voici :

« Le circuit des murailles de cette ville peut être par sa forme, comparé à un arc muni de sa corde; son front de mer s'étend entre l'Est et l'Ouest; le port suit également cette direction, ainsi que les angles, galeries et les terrasses de toutes les maisons, qui sont dépourvues de fenêtres, comme nous le dirons plus loin.

Les murs, qui représentent le bois de l'arc, sont établis sur une colline, qui va en s'élevant graduellement jusqu'à son sommet, et les maisons, qui suivent aussi cette direction, sont bâties les unes au-dessus des autres, de telle sorte que les premières, bien que grandes et hautes, n'empêchent point la vue de celles qui se trouvent derrière elles.

Une personne, qui de la mer, fait face à la ville d'Alger, se trouve avoir à sa droite l'une des extrémités de cet arc correspondant au N-O.; en face, le sommet de cette ville, qui regarde le Sud, en inclinant un peu vers l'Ouest; à sa gauche enfin, l'autre extrémité qui est orientée vers le S-E. Entre ces deux points extrêmes, et pour compléter la ressemblance que nous avons indiquée, s'étend, pour figurer la corde de l'arc, une muraille moins élevée que les autres, bordant la mer et continuellement battue par la vague.

Notre comparaison se trouve, il est vrai, un peu défectueuse en ce qui concerne la corde de l'arc, parce que la muraille qui la figure, au lieu d'aller en ligne droite, d'une extrémité à l'autre, comme cela doit être, fait avant d'atteindre le côté droit de l'arc, une forte saillie en nier sur une pointe naturelle formant un espèce ,d'angle ou d'épaulement. C'est à partir de cette pointe en saillie, qui part de l'extérieur d'une porte de la ville, que commence le môle établi par Kheir-ed-Din Barberousse pour former le port, ce qu'il exécuta en comblant par un terre-plein la courte distance qui existait avec la ville. Au-delà de cette pointe, la terre et la muraille forment une rentrée qui va rejoindre directement l'extrémité droite de l'arc. Cette enceinte est de tout point très solidement bâtie et crénelée à la mode ancienne. Du côté de la terre, son pourtour est de 1,800 pas et de 1,600 sur le front de la mer, ce qui lui donne un développement total de 3,400 pas.

A l'intérieur de ses murailles, elle ne renferme que 12.200 maisons, grandes et petites, car le développement de son enceinte n'est pas considérable, et qu'il n'y a pas une seule de ces habitations qui ne contienne une cour d'une plus ou moins grande étendue.

Toutes les rues, plus étroites que les rues les plus rétrécies de Grenade, de Tolède ou de Lisbonne, peuvent livrer passage à un cavalier, mais pas à deux hommes de front. Une seule rue fait exception, c'est la grande rue du Socco (souk, marché), que nous avons dit traverser la ville, en ligne directe, de la porte Bab-Azoun à la porte Bab-el Oued, parce qu'elle forme un espèce de marché, bordée de chaque côté, d'un nombre infini de boutiques, où l'on vend toute sorte de marchandises ; encore, cette rue, qui est la principale et la plus large voie d'Alger, atteint à peine dans sa plus grande largeur 40 emfans tout au plus, et sur bien des points, elle est de beaucoup plus étroite.

En résumé, les maisons de cette ville sont tellement agglomérées et serrées les unes contre les autres, qu'elles la font ressembler à une forme de pain bien unie. Il résulte de cet état de choses que les rues sont très sales, pour peu qu'il pleuve, parce que toutes ont le grand inconvénient d'être très mal pavées. A part la grande rue du Souk, dont il vient d'être parlé, aucune d'elles n'a l'avantage d'être droite ou alignée, et encore, cela peut-il se dire ? Car dans toutes les villes bâties par les Maures, il est d'usage de n'apporter aucun soin et aucun ordre dans l'établissement des rues.

Quant à l'architecture de leurs maisons, il n'en est plus ainsi ; la plupart d'entre elles, ou pour mieux dire presque toutes, sont très jolies. Elles sont généralement bâties à la chaux et très solidement, et couvertes en terrasses, sur lesquelles on étend au soleil le linge pour le faire sécher. Les maisons sont tellement rapprochées et les rues si étroites, que l'on pourrait parcourir presque toute la ville en passant d'une maison à l'autre ; c'est du reste, le Moyen qu'emploient pour se visiter, beaucoup de femmes de la ville.

Mais cette grande facilité de communication par les terrasses expose à des vols, comme cela arrive souvent, car les voleurs savent très bien aussi prendre ce chemin, si on n'y veille pas.

Il est bien peu de ces maisons qui n'aient, avec un grand vestibule, une cour spacieuse destinée à éclairer largement l'intérieur ; car, comme les Maures ne veulent pas que leurs femmes ou leurs filles voient au dehors ou soient vues, ils ne font pas ouvrir de fenêtres sur les rues, comme il est d'usage en pays de chrétienté. Ces vestibules et ces cours, généralement construits en briques avec beaucoup de goût, sont pour la plupart ornés sur leurs parois de carreaux de faïence de diverses couleurs ; il en est de même des corridors et des balustrades situés à l'intérieur de ces cours, qui ressemblent aux cloîtres des monastères ; ces ouvrages, entretenus avec le plus grand soin, sont frottés et lavés chaque semaine.

Comme pour ces lavages et pour leurs autres besoins une grande quantité d'eau est nécessaire, chaque maison a généralement son puits et beaucoup ont aussi même une citerne. L'eau des puits est lourde et saumâtre ; on ne boit que celle des fontaines qui sont belles et nombreuses au-dedans et au-dehors de la ville.

A l'extérieur des remparts, on ne trouve point, quant à présent, comme dans toutes les localités, d'autre faubourg que vingt-cinq maisons environ, formant une rue qui, des abords de la rue Bab-Azoun, suit la direction du Sud. Ces maisons, avec leurs hangars, servent de refuge à quelques pauvres, et d'abris aux Arabes et à leurs montures, quand ils viennent à la ville. Des Maures, qui possèdent des fours à chaux dans cet endroit, en habitent aussi quelques-unes ». Au début du 18^e siècle, Laugier de Tassy décrit la population d'Alger en ces termes « On ne voit presque dans la ville que les Maures, qui ont été chassés d'Espagne ». Au début du 14^e siècle, on comptait à Alger une centaine d'écoles primaires et quatre collèges supérieurs (pour moins de 20 000 habitants), à savoir celui de la Grande Mosquée, celui de la Quashashiyya, celui des Andalous et celui de Shaykh al-bilâd.

ALGER fut bombardée à plusieurs reprises par diverses puissances compte tenu des activités de piratage :

1622 et 1672 : Bombardements d'Alger par les Anglais.



[Bombardement d'Alger par la flotte de l'amiral Duquesne en 1682]

Au mois d'octobre 1680, les corsaires barbaresques capturent plusieurs bâtiments français, sans déclaration de guerre, et emmènent à Alger le capitaine et l'équipage pour les réduire en esclavage. Le 18 octobre 1681, le Dey d'Alger, Baba-Hassan, déclare officiellement la guerre à Louis XIV et le 23 octobre, il annonce au consul de France, Jean Le Vacher, le début des hostilités. Il ordonne dans le même temps la sortie en mer de douze bâtiments de guerre. Apprenant la nouvelle, Louis XIV ordonne à ses ministres de préparer une expédition punitive.

L'évocation de Jean LE VACHER mérite une attention particulière. Consul de France à Alger depuis 1676, il avait la sympathie du Dey. Néanmoins dans le contexte de ce bombardement il a été faussement accusé de trahison par Baba Hassan et exécuté en étant attaché au canon Baba Merzoug, qui reçut le surnom de la Consulaire eu égard aux deux consuls qui furent châtiés sans aucune considération diplomatique (Car le consul André Piolle avait subi le même sort en 1688).

De nos jours subsiste encore une polémique quant à la restitution, à l'Algérie, de ce canon, toujours exposé dans l'arsenal de la ville de BREST. Il est transformé en une colonne reposant sur un socle de granit, et surmontée d'un coq. La plaque de la face Est du socle porte une inscription dont la transcription est la suivante :

« La Consulaire,
prise à Alger le 5 juillet 1830,
jour de la conquête de cette ville par les Armées Françaises,
l'A. B.on Duperré commandant l'escadre.
Érigée le 27 juillet 1833,
S. M. Louis Philippe régnant,
le V. A. C.te de Rigny ministre de la Marine,
le V. A. Bergeret préfet maritime. »

Nos marins, et en particulier l'Amiral Guy-Victor DUPERRE, l'ont pris en trophée à la prise d'Alger car ils n'avaient pas oublié la réputation de ce canon liée aux dramatiques assassinats de nos Consuls.



[L'histoire de la pièce d'artillerie (long de 7 m et d'une portée de 5 km, le canon permet une précision extrême) nommée La Consulaire prend racine en 1542. Cette année-là, un Vénitien au nom inconnu fait fondre ce canon dans le bronze. Il devient l'un des 236 servant à la protection du môle d'Alger].

Donc Louis XIV ayant ordonné une expédition punitive ; Le commandement en est confié à Duquesne alors lieutenant général des armées navales avec, sous ses ordres, le comte de Tourville du même grade que lui et les chefs d'escadre le chevalier de Lhéry et le marquis d'Amfreville. À la tête d'une flotte d'une quarantaine de bâtiments, Duquesne quitte Toulon et se présente devant Alger, en juillet 1682, fortement retardé en raison de mauvaises conditions de navigation. Bombardée à plusieurs reprises au mois d'août, la ville subit des dégâts considérables. La paix que le dey est amené à demander ne peut se concrétiser, les conditions météorologiques imposant cette fois le retour de la flotte.

Au cours des bombardements qui suivent en 1683, 1684 et 1688, Abraham Duquesne, puis Tourville, forceront le dey à libérer tous les chrétiens réduits à l'esclavage. Cependant, ces expéditions ne parviendront pas à mettre un terme à la guerre de course menée par la régence d'Alger contre les vaisseaux marchands européens naviguant en Méditerranée, et de nouvelles expéditions militaires seront menées par le royaume de Grande-Bretagne, le royaume d'Espagne et les États-Unis jusqu'au début du 19^e siècle.

Situation de la Régence d'Alger (1802-1829)

-La ville d'Alger et le territoire de l'Algérie étaient alors sous la suzeraineté théorique du sultan d'ISTANBUL depuis trois siècles sous le nom de «*Régence d'Alger*». Le gouvernement des provinces est confié à des beys que le dey nomme et révoque à volonté. Leur autorité est absolue là où ils commandent, mais elle cesse à leur arrivée à Alger où ils sont tenus de se rendre une fois l'an pour apporter au dey le produit des impôts et des tributs.

Dans les faits, l'intérieur du pays est livré à l'abandon, insoumis et réticent. La réalité du pouvoir était défendue par cette corporation qu'on appelait «*L'ODJAK* » ou «*TAFIAS* » et qui a «*enfanté* » presque tous les Beyierbeys, les Aghas et les Deys jusqu'à l'arrivée de la France. A l'intérieur du pays, les Turcs n'ont occupé que quelques postes de surveillance. Ils laissèrent les populations rurales entre les mains de féodaux et confréries religieuses, dont les exigences les poussèrent très souvent à la révolte. Ce manque de contacts directs avec les autochtones fit que les Turcs, étrangers, demeurèrent étrangers durant les trois siècles de leur présence en cette terre. Ils furent cependant un rempart solide contre l'invasion de la chrétienté, au moment où l'esprit de «*croisade* » dominait encore les actions de l'Eglise, et de certains monarques.

-La régence d'Alger (partie nord de l'Algérie moderne) est en déclin depuis le début des guerres napoléoniennes qui limitent le commerce en Méditerranée. De 1802 à 1821, le pays est en proie à la violente dissidence des tribus de l'arrière-pays et à la rébellion des populations qui affichent ouvertement leur désir de se débarrasser de la Régence (révolte de Belahrach). Sur le plan militaire, la flotte d'Alger était dépassée et ne pouvait plus tenir tête aux marines des pays européens ; à partir de 1815, les flottes britannique et française dominent la Méditerranée. Cependant, Alger résiste une dernière fois à un bombardement britannique (Lord Exmouth).



[Bombardement d'Alger commandé par le britannique Lord Exmouth en août 1816].

-1816 : Date à laquelle le centre politico-administratif fut transféré à la citadelle (Casbah); ce déplacement a entraîné un nouveau flux de population vers la haute ville. La zone de souks, est assez proche du Palais de la Jenina. A la veille de l'occupation française, ALGER, largement rebâtie après le tremblement de terre de 1716, s'étend, dans la partie comprise entre la rue Benganif, le Boulevard Hahkad, la Citadelle (Casbah) et le port, soit 3.200 mètres de remparts avec cinq portes qui l'enferment, les faubourgs constituent la campagne avec de belles villas enfouies dans un cadre de verdure et de vastes jardins qui faisaient l'admiration de beaucoup. La ville haute, le Djebel comme on l'appelle, constitue la vraie ville avec ses mosquées, ses zaouias et ses rues étroites.

-Sous la régence turque, la ville était administrée par un fonctionnaire : le Cheikh-el-Bled. Celui-ci avait entre autres attributions : celle de lever une contribution hebdomadaire sur les boutiques et sur les corps de métiers ; de fournir par voie de réquisition, les mulets et les chevaux de transport nécessaires aux troupes turques envoyées au dehors ; et de défrayer pendant leur séjour à Alger, les envoyés de l'intérieur. Sa résidence était située dans l'actuelle «*rue de la Lyre inférieure* », sa villa, à Birkadem («*Djenan Cheikh-el-Bled* »).



[La régence d'Alger forme avec celles de Tunis et de Tripoli le trio des «*régences barbaresques* », provinces de l'Empire ottoman (en rouge)]

-A la veille de la conquête française, Alger était une ville très cosmopolite, la société se composait de Turcs, de Maures mêlés de Berbères et d'Arabes avec un fort apport andalou, de Kouloughlis, de Kabyles, de Noirs affranchis, d'esclaves, de juives et de Beranis qui se composaient de minorités régionales : les Biskris, les Laghouatis et les Mozabites. Alger connaissait notamment plusieurs langues et dialectes : l'osmanli parlé par les Turcs, un arabe citadin parlé par les Maures, un hébreu arabisé parlé par les juifs et les dialectes berbères parlés

-Les revenus du dey d'Alger baissent et se retrouvent gravement compromis à la suite d'obscurcs manœuvres orchestrées par deux négociants algériens, Busnach et Bacri. Pour compenser la perte des revenus maritimes et du commerce, celui-ci accroît la pression fiscale, mal supportée par la paysannerie. Pour échapper au pouvoir central, une partie de la population (celle des hauts-plateaux) se nomadise. Une autre partie (les montagnards) déclare la guerre au pouvoir. La production de blé algérien se heurte au monopole de spéculateurs peu scrupuleux et à la concurrence de l'Europe de l'Est, et la chute de l'Empire français a privé la régence d'Alger d'un grand importateur. La crise sociale déclenche une crise politique, le dey d'Alger semble contesté par les beys. L'implosion intérieure est effective dans les années 1820. Le pays est fragilisé: La perte de sa flotte de combat à la célèbre bataille de Navarin (20 octobre 1827) (*Ndlr : Voir au paragraphe 5*) livre le pays au blocus maritime étranger. Celui-ci commence en juin 1827 et va durer trois ans. La disette pousse le reste des populations dans l'action armée qui prend la forme d'une guérilla larvée contre les représentants de la Régence.

La médecine

Il n'y a pas, à Alger, d'hôpital ni d'école de médecine ni d'infirmier, encore moins de diplômes institutionnels. Les "médecins" (toubibs ou hakems) sont, soit des guérisseurs (marabouts) illettrés, soit des talebs qui ont lu l'antique manuscrit du grand médecin Arabe Bou Krat (plus connu sous le nom d'Hippocrate), soit des esclaves chrétiens, capturés en mer, que l'on achète très cher sur la place aux esclaves (le Badestan). Paradoxalement, se sont les Européens (esclaves ou libres) qui sont les mieux soignés : ils bénéficient, à Alger, depuis 1575, d'un "Hôpital Espagnol", sorte d'infirmier organisée par des religieux catholiques et financée par les Européens, par des dons et des taxes spéciales. L'état sanitaire de la ville est déplorable et le manque total d'hygiène rend endémiques les épidémies de peste ou de variole, le paludisme et autres syphilis sévissent aussi, assurant ainsi une régulation sévère d'une natalité galopante.

Aucun médecin male ne pouvait pénétrer dans les familles indigènes pour soigner femmes et enfants.

Dès la prise d'Alger, les premiers Français arrivés décrivent un état sanitaire désastreux dans une ville étroite, aux ruelles obscures et à l'hygiène inexistante. La pratique médicale n'en est pourtant pas totalement absente. Quelques médecins attachés aux consulats européens donnent des consultations aux fonctionnaires turques et à la famille. Le peuple « maure » (une définition peu claire de l'époque) a recours à des médecins traditionnels, les tobbas, à des matrones (les quablas) pour les soins des femmes et à l'action des marabouts. Les soins sont en fait d'inspiration hippocratique et l'on retrouve des fumigations, scarifications, l'utilisation des ventouses. Les pointes de feu sont très répandues. L'instrumentation comporte des rasoirs, des scalpels, des lancettes et toutes sortes d'appareils à pointe de feu; à certains égards on n'est pas loin de la trousse de Dominique Larrey qui utilisait encore largement les moxas. L'illustre baron vint d'ailleurs lui-même en inspection et rencontrera un certain Benchoua, l'un des plus réputés médecins maures d'Alger. La balnéothérapie était bien développée. Le toponyme de hammam est souvent retrouvé. En fait, la grande tradition médicale judéo-arabe était bien oubliée; il n'y avait pas d'enseignement organisé. Ce n'était pas le souci d'une administration turque avide d'impôts avant tout. Un manuel, le kala-moussa, résumait l'essentiel des pratiques.

Ce qu'il reste des Turcs en Algérie :

De nombreux éléments culturels, culinaires ou architecturaux, de la musique, comme la Zernadjia, musique populaire de la Casbah encore utilisée dans les mariages et qui est à l'origine une musique militaire turque. La Casbah, bien que remodelée par les Turcs, est à l'origine berbère, elle n'a pas d'équivalent, même à Istanbul, ou dans les ex-colonies turques. Dans les traces turques, on peut citer pêle-mêle la chéchia stamboul, couvre-chef rouge de Turquie, la pizza, qui serait d'origine turque (rouge aussi) et non pas italienne, le tabac (le fameux *turkish blend*), les gâteaux (à base d'amandes et de miel). Des mots et du vocabulaire, des noms patronymiques comme Othmani ou Osmane (de l'empire Ottoman), Stambouli (d'Istanbul), Torki (Turc) ou des noms de métiers ou de fonctions, qui sont devenus des noms de famille avec le temps.

-**Puis vint « le coup de l'éventail ».** Recevant le 30 avril 1827 en audience le consul de France Pierre DEVAL, le Dey Hussein lui demande la réponse du roi de France à trois lettres « amicales » qu'il lui avait écrites. Le consul lui répondant que le roi ne peut lui répondre, et ajoutant, aux dires du dey, « des paroles outrageantes pour la religion musulmane » (que le dey ne précise pas), celui-ci le frappe « deux ou trois fois de légers coups de chasse-mouche ». Il n'y eut donc jamais de soufflet ou de coup d'éventail, mais un prétexte tout trouvé pour créer un incident diplomatique qui sera exploité par la diplomatie française. Le dey refusant de présenter ses excuses, l'affaire est considérée par la France comme un *casus belli* entraînant l'envoi d'une escadre pour opérer le blocus du port d'Alger. L'escalade diplomatique conduira 3 ans plus tard à l'expédition d'Alger.



Mais c'est une autre période historique qui sera détaillée ultérieurement....En attendant merci de bien vouloir cliquer sur le lien, ci dessous (source Monsieur C Gabriel). Cela ravivera quelques souvenirs :

[Les plages de chez nous - Morial - Mémoire et Traditions des Juifs d'Algérie -](#)

2/ Le Sahel algérois

Le Sahel algérois est une petite chaîne de collines littorales, de quelques kilomètres de large sur une cinquantaine en longueur, située à l'ouest d'Alger.



[La ville de Tipasa et les collines du Sahel vues depuis le Chenoua. A l'extrême gauche le Tombeau de la Chrétienne apparaît comme un mamelon sur la butte]

Le Sahel algérois s'étend depuis le massif de la Bouzaréah dominant Alger (il culmine à 407 m, qui est son point le plus élevé) à l'est, au mont chenoua à l'ouest. Il sépare l'ouest de la plaine de la Mitidja de la mer Méditerranée, et contribue au caractère marécageux de cette plaine. Le seul émissaire naturel qui la traverse est l'oued Mazafran.

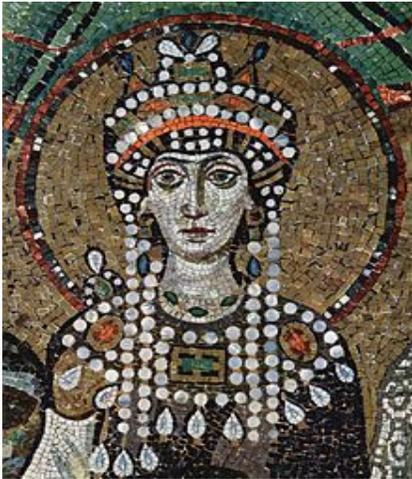
Le Sahel algérois est un ensemble de petites plaines littorales, plateaux, collines et coteaux agricoles ou forestiers de faible altitude. Il est divisé en deux unités naturelles : à l'ouest, le Sahel de Koléa entre les oueds Nador et Mazafran; et à l'est le Sahel d'Alger à l'est entre les oueds Mazafran et El Harrach.

Le versant littoral, au climat très doux est voué à la culture des légumes primeurs (tomates et pommes de terre peuvent s'y récolter en janvier) et domine un chapelet de petites villes balnéaires, dont Aïn Benian, Zéralda, Sidi-Fredj, Bou Ismaïl, et Tipaza, célèbre pour ses ruines romaines. Les collines étaient couvertes de vignes à l'époque française. La partie sublittorale est consacrée aux cultures destinées à l'élevage et à l'arboriculture fruitière.

NDLR : C'est dans les collines du Sahel qu'a été créé le premier village de colonisation d'Algérie, à Dely Ibrahim en 1832. Un tunnel de drainage fut construit par les Français dans sa partie ouest, la plus étroite, pour assécher le lac Halloula et contribuer à l'assainissement de la Mitidja. Cette galerie qui évacue les eaux dans la Méditerranée passe sous le Tombeau de la Chrétienne, monument de l'époque numide, situé à 261 m d'altitude.

3/ L'impératrice Théodora et l'Afrique (Auteur Monsieur André Fabrègue)

Théodora naît, en 500, à Byzance dans une famille bien modeste. Son père est dresseur d'ours. Elle doit se prostituer pour apporter à sa famille. C'est assurément une jolie femme qui ne manque pas d'ambition. Elle parvient à séduire le futur empereur Justinien qui veut l'épouser et doit, pour cela, réformer la loi qui lui interdit de s'allier à une courtisane. Il y parvient et épouse, en 523, Théodora.



[Théodora, détail de la mosaïque de San Vitale de Ravenne.]

En 527, il revêt la pourpre (accède à l'empire) ainsi que sa femme. Mais il est peu aimé. Il aura la renommée de se laisser mener « par le bout du nez ».

Le 13 janvier 532, l'empereur est hué.

Le 15 janvier, des prisonniers de droit commun sont libérés, ils assiègent le palais.

Le 18 juillet, le discours de Justinien soulève une bordée d'injures scandant « nika » soit « vaincre ».

Le 19 juillet au cirque, Justinien veut le silence c'est, en réponse, un tollé, la foule acclame un remplaçant, c'en est trop.

Justinien prend peur et veut fuir mais Théodora l'enjoint à rester digne et à affronter cette foule.

Cependant, le général Bélisaire et sa troupe attendent un signal (fumée entrecoupée) et à cette vue s'élançent vers le cirque. Ils y pénètrent par une porte mal gardée et se livrent à un massacre radical (30.000 tués).

L'empire doit dès lors sa propre existence à Bélisaire. Situation malaisée, comment s'en débarrasser.

Or, en Afrique, le roi vandale Trésumund vient de mourir laissant le trône à son frère Hildéric (efféminé).

Gélimer, le neveu, dépose le dévergondé, l'emprisonne et s'assoit sur le trône.

De fait, Hildéric a vécu assez longtemps à Byzance (il y aurait eu des intimités avec Justinien (jeune) : les potins).

Voler au secours de Hildéric, Byzance tient un motif pour combattre les Vandales. Gélimer n'hésite plus, informé, il tue son oncle.

On envoie donc Bélisaire contre les Vandales avec une petite armée. Théodora espère certainement qu'il n'en reviendra pas sinon vaincu. Bon stratège, Bélisaire écrase les Vandales à Ad Décimum le 10 septembre 533.

Gélimer veut reprendre le combat recevant l'aide de son frère Tzazon (venu de Corse), il est écrasé le 13 décembre 533 à Triquémaram. Les Vandales se réfugient aux sources de la Seybouse et se mêleront aux Berbères (origine des Berbères blonds). Certains deviendront mercenaires de l'armée byzantine.

Théodora était croyante monophysite (hérésie qui n'adorait que le Christ dieu voulant ignorer le Christ homme), cette religion d'origine égyptienne sera reprise par les Coptes. Théodora meurt en 548, Justinien lui survivra 17 ans. Quant à Bélisaire, il finira aveugle, mendiant dans les rues, exposé aux crachats. Récompense impériale. La reconnaissance est un fardeau et tout fardeau est fait pour être secoué (Diderot).

Les Byzantins se maintiendront un siècle en Afrique combattus par les Berbères, Arianistes et surtout soumis à une forte pression fiscale. Des batailles seront très sanglantes comme celle du général Troglita au Champ de Caton en 548. Le général Solomon (eunuque) connaîtra la défaite devant ces Berbères. Comme nous l'avons vu les Arabes d'Abdallah le 6 août 647 trouvent des complicités arianistes pour vaincre à Yacouba l'exarque Grégoire.

Les Arabes ne parviendront jamais à se rendre maîtres de l'Afrique, il faut le savoir. Ils ont néanmoins réussi à implanter leur religion.

4/ Andrea Doria

Andrea Doria (né à Oneglia le 30 novembre 1466, mort le 25 novembre 1560) est un condottiere et amiral de Gênes. Il est le restaurateur de la liberté génoise, un des plus grands généraux et des meilleurs marins de son siècle.



[Andrea Doria par Sébastiano del Piombo]

Biographie succincte

Il naquit en Ligurie, voyant sa patrie en proie aux factions, il s'éloigna et s'engagea successivement au service du pape Innocent VIII, de Ferdinand 1^{er} d'Aragon, roi de Naples, et d'Alphonse II de Naples, son fils.

Lors de l'invasion du royaume de Naples par Charles VIII, Doria resta fidèle à Alphonse tant qu'il y eut espoir de salut, mais il s'attacha quelque temps après à Jean della Rovere, qui tenait pour Charles VIII à Naples, et lutta glorieusement contre Gonzalve de Cordoue.

Ayant ensuite quitté le service de terre pour celui de mer, il arma huit galères à ses frais, attaqua les Maures et les Turcs qui sillonnaient alors la Méditerranée, et les défit partout où il les rencontra, notamment à Pianosa en 1519.

L'Italie étant devenue à cette époque le théâtre d'une nouvelle guerre entre la France et l'Autriche, Doria embrassa d'abord le parti de la France : il fut nommé par François 1^{er} au commandement des galères françaises et battit la flotte de Charles Quint sur les côtes de Provence, 1524, mais, s'apercevant qu'il était l'objet de la jalousie des ministres français et que François 1^{er} tardait à ratifier les promesses qu'il avait faites en faveur de Gênes, il se tourna vers Charles-Quint (1528), en stipulant la restauration de la liberté de Gênes et chassa les Français de cette ville à l'aide de la flotte impériale.

John Julius Norwitch dans son histoire de la méditerranée est beaucoup plus critique, l'accusant de double jeu et de félonie lors d'expéditions conjointes avec les Espagnols et les Vénitiens contre la flotte de la Sublime Porte.

Il mit un terme aux querelles des factions dans Gênes, changea la forme du gouvernement et fit décréter que les doges, qui auparavant étaient perpétuels, seraient élus pour deux ans seulement ; quant à lui, il refusa la dignité de doge, continua à servir l'empereur, il affronta plusieurs fois les Turcs dont Kheir ed-Din Barberousse, notamment à la bataille de Prévéza.

Dans sa patrie, quelques conjurations éclatèrent contre lui et il ternit sa gloire par sa cruauté envers ses ennemis.

Néanmoins, Gênes, ne se souvenant que de ses services, lui érigea une statue avec cette inscription : *Au père de la patrie.*

« Mombello, 19 juin 1797

Au gouvernement provisoire de Gênes

Citoyens, j'apprends avec le plus grand déplaisir que, dans un moment de chaleur, l'on a renversé la statue d'André Doria. André Doria fut grand marin et homme d'État ; l'aristocratie était la liberté de son temps. L'Europe entière envie à votre ville le précieux avantage d'avoir donné le jour à cet homme célèbre. Vous vous presserez, je n'en doute pas, à relever la statue. Je vous prie de vouloir m'inscrire pour supporter une partie

des frais que cela occasionnera et que je désire partager avec les citoyens les plus zélés pour la gloire et pour le bonheur de votre patrie.

Napoléon Bonaparte ».

5/ Bataille de Navarin

La bataille de Navarin est une bataille navale qui s'est déroulée le 20 octobre 1827, dans la baie de Navarin (ouest du Péloponnèse) entre la flotte ottomane et une flotte franco-russo-britannique dans le cadre de l'intervention de ces trois puissances lors de la guerre d'indépendance grecque. À l'issue des combats, la défaite ottomane est totale.



[La bataille de Navarin peinte par Garneray.]

La bataille de Navarin est considérée comme la dernière grande bataille navale de la marine à voile, avant l'avènement des navires à vapeur, des cuirassés et des obus, mais aussi comme une étape décisive vers l'indépendance de la Grèce et comme l'une des premières « interventions sous un prétexte humanitaire » de l'histoire.

Par le traité de Londres du 6 juillet 1827, la France, le Royaume-Uni et la Russie étaient convenus d'intervenir entre les belligérants de la guerre d'indépendance grecque pour faire cesser les « effusions de sang ». Une flotte tripartite, commandée par Edward Codrington, Henri de Rigny et Login Van Geiden fut envoyée dans ce but. Après avoir réussi à empêcher divers affrontements, les amiraux décidèrent de faire une démonstration de force dans la baie de Navarin où se trouvait la flotte ottomane, composée de navires égyptiens, turcs, tunisiens et algériens. Celle-ci était ancrée dans une disposition destinée à impressionner la flotte des puissances qu'elle attendait. Des coups de feu tirés d'un navire ottoman, avant que tout ordre ait été donné en ce sens, entraînèrent une bataille qui n'était projetée par aucun des deux adversaires.

Malgré leur infériorité numérique, les navires des puissances étaient largement supérieurs à leurs adversaires. Dans un combat qui se déroula pratiquement à l'ancre et à bout portant, leurs artilleurs firent des ravages dans la flotte ottomane. Les plus petits navires de la flotte des puissances, qui ne s'ancrèrent pas, remplirent avec succès leur mission de neutraliser les brûlots, l'arme ottomane la plus redoutable, ce qui aida à la victoire finale.

Sans perdre un seul navire, mais après avoir subi d'importants dégâts, la flotte franco-russo-britannique détruisit une soixantaine de navires Ottomano-égyptiens, provoquant un véritable carnage.

6/ PHILIPPEVILLE : Un patrimoine en déperdition

Au cours des années 1990, les premiers résultats d'une étude étaient déjà inquiétants, car ayant fait ressortir que sur un ensemble de 460 immeubles du centre-ville, seuls 54 sont jugés en bon état.

Une fois encore, les fameuses Arcades de la ville de Skikda ont été le théâtre d'un effondrement. Certes il n'y a pas eu de pertes en vies humaines, mais faudrait-il pour autant en faire un simple fait divers ? Faudrait-il encore se plaindre dans le mutisme et l'inertie ambiants, au risque de laisser des gens côtoyer le risque chaque jour que Dieu fait ? L'effondrement, vendredi dernier, du plafond d'un appartement situé au 58, rue Didouche Mourad, a poussé les habitants à réagir et à user du seul moyen encore valable pour attirer l'attention des pouvoirs publics: les barricades. Ils sont ainsi sortis avec femmes et enfants pour bloquer cette artère qui représente un passage obligé à l'ensemble du trafic dans la ville. «Cela s'est passé à 20h. Alors que nous dînions, le plafond

qu'on retenait avec des bâches en plastique s'est carrément effondré sur nos têtes. On a paniqué, tout comme nos voisins d'ailleurs et on a cru que l'immeuble allait s'écrouler....



Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : http://www.elwatan.com/regions/est/skikda/un-patrimoine-en-deperdition-26-12-2013-239922_128.php

EPILOGUE ALGERIE (Source Monsieur Pierre Anglade)

<http://www.liberte-algerie.com/dilem/dilem-du-31-decembre-2013>



BONNE JOURNÉE A TOUS

Jean-Claude Rosso